

—C'est passé, maintenant.

—Vous étiez malade, mon pauvre Des Grolles.

—Oui, c'était de l'hallucination ; pendant cinq ou six jours j'ai été comme fou.

—Eh bien, il ne faut pas que cela vous reprenne, répliqua José d'un ton ironique ; votre santé nous étant très précieuse, je tiens à vous rassurer. On a cherché et peut-être cherche-t-on encore l'individu qui a tiré sur le marquis de Coulange. Naturellement, on ne se doute pas le moins du monde qu'il se cache au sommet de la butte Montmartre et qu'il a pour compagnon moi et Sosthène de Perny. Enfin, je puis vous dire encore que le marquis de Coulange, sa femme et ses enfants vont rentrer à Paris dans quelques jours.

Sosthène se dressa sur ses jambes d'un seul mouvement.

—Mais que dites-vous donc, José ? s'écria-t-il, le marquis n'est pas mort ?

—Il se porte aussi bien que vous et moi.

—C'est impossible, dit Des Grolles, je l'ai vu tomber raide !

—Oh ! raide, c'est beaucoup dire, répondit José ; il est tombé légèrement blessé à l'épaule.

—A l'épaule ? Je visais à la tête.

—Cela prouve que vous n'êtes plus aussi bon tireur qu'autrefois ; on se rouille en ne pratiquant pas, mon cher ; vous avez besoin de vous refaire la main. C'est égal, l'occasion était bien belle, et je doute que nous en retrouvions une pareille. Pourtant il faut... qu'il meure, il le faut... Sans cela, rien !

Sur ses mots, le Portugais regarda sa montre.

—Neuf heures et demie, il faut que je vous quitte, je ne veux pas arriver trop tard chez la baronne. Si j'ai quelque chose de bon à vous apprendre je viendrai demain soir.

José Busco retrouva son coupé à l'endroit où il l'avait laissé. Il remonta en voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire rue du Roi-de-Rome. C'est là, que demeurait la baronne de Waldrock.

On reconnaissait, à son accent, que cette femme était d'origine allemande. Elle se disait Autrichienne ; elle était venue se fixer à Paris avec ses deux filles après avoir eu la douleur de perdre son mari.

La baronne recevait beaucoup ; était-elle riche ? on l'ignorait. Était-elle réellement veuve ? On ne le savait pas davantage. Les deux jolies créatures blondes qui vivaient avec elle étaient-elles ses filles ? Les uns le croyaient, les autres se permettaient d'en douter.

Or, la baronne n'était pas baronne ; elle ne possédait aucune fortune ; ne s'étant jamais mariée, elle ne pouvait être veuve ; quant aux deux charmantes sirènes qu'elle appelait ses filles, elle les avait ramassées dans quelque égout avant de venir à Paris pour y tenir une maison de jeu, une sorte de tripot clandestin.

Quant José Busco entra dans le salon de la baronne, la réunion était à peu près complète. Des exclamations joyeuses accueillirent son arrivée et beaucoup de mains se tendirent vers lui.

—Mon cher comte, lui dit la baronne, nous savions que vous deviez venir et nous vous attendions avec impatience.

—Ma chère baronne, c'est on ne peut plus flatteur pour moi.

—On dirait que vous ne me croyez pas ; eh bien, demandez à M. le comte de Montgarin.

Un grand et beau jeune homme brun, ayant la figure un peu pâle, fatiguée par les excès, de manières distinguées, se détacha d'un petit groupe et s'avança vers le Portugais.

—C'est vrai, monsieur de Rogas, dit-il ; c'est moi qui vous ai annoncé et nous vous attendions.

—C'est à ce point, mon cher comte reprit la baronne, que ces messieurs n'ont pas voulu s'approcher de la table de baccarat avant votre arrivée.

—S'il en est ainsi, messieurs, dit José en s'inclinant, je suis désolé de vous avoir fait attendre. Mais me voici et je suis tout à vous. Avez-vous désigné le banquier ?

—Si vous le voulez bien, comte, c'est vous qui commencerez.

—Messieurs, je suis à vos ordres.

—Il posa sa main sur l'épaule du comte de Montgarin et lui dit tout bas à l'oreille :

—Est-ce que vous allez encore jouer ce soir ?

—Oui, certes.

—Vous avez tort.

—Pourquoi ?

—Parce que vous perdez.

Le jeune homme eut un trépidement nerveux.

—Eh bien je perdrai, répliqua-t-il, en jetant brusquement sa tête en arrière.

Et tout bas il ajouta :

—Après tout il faut en finir !

José le regardait comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

—Oui, se dit-il, l'heure est venue, et je n'ai pas de temps à perdre, si je ne veux pas qu'il m'échappe.

Il reprit à haute voix :

—Monsieur le comte, vous êtes incorrigible.

Pourtant, vous êtes jeune ; si vous le vouliez bien vous pourriez.....

—Me corriger ? fit le jeune homme avec un sourire singulier. Il est trop tard.

—Ces messieurs attendent, reprit José, allons, venez, puisque vous voulez absolument tenter la fortune

XIV

Tous deux s'approchèrent de la table de jeu, qui fut aussitôt entourée par une dizaine de joueurs.

Le portugais prit place dans un fauteuil et jeta un rapide coup d'œil sur les personnages groupés autour de lui. Il devait être satisfait, car un sourire glissa sur ses lèvres. Gravement, il tira son portefeuille, l'ouvrit, y prit deux billets de banque de mille francs qu'il posa sur le tapis vert ; puis, prenant les cartes, il prononça ces mots :

—Faites le jeu, messieurs.

Louis d'or et billets de banque tombèrent sur la table.

Le jeu commença.

—J'ai gagné, dit la voix du Portugais au milieu du silence.

Il ramassa les mises.

—Quatre mille, dit-il, faites-le jeu.

Il gagna. Puis deux fois encore les cartes lui furent favorables.

Maintenant, la banque était de trente-deux mille francs.

Les joueurs se regardaient. Presque tous étaient très pâles. Le comte de Montgarin s'efforçait de paraître calme ; mais certains mouvements des lèvres et des narines trahissaient ses sensations intérieures.

—Décidément, dit un des joueurs, on ne peut plus jouer avec M. le comte de Rogas ; c'est toujours la même chance, une chance incroyable.

—Messieurs, faites le jeu, dit José, toujours grave et sans se déconcerter.

Cette fois sa voix resta sans écho. Ses adversaires hésitaient, ils semblaient se consulter. L'or et les billets de banque restaient dans les poches.

—Eh bien, messieurs ? dit le Portugais, en enveloppant les joueurs de son regard.

Ceux-ci restaient indécis.

—Messieurs, reprit José, en poussant au milieu de la table des billets qu'il venait de compter, je mets la banque à cinq mille francs. Faites le jeu.

—Banco, dit le comte de Montgarin.

Et d'une main convulsive il jeta sur la table cinq billets de mille francs.

Le comte de Rogas tourna les cartes. Il y eut un bruissement de voix semblable à un murmure.

—Monsieur de Montgarin, dit froidement José, vous avez perdu.

Le jeune homme eut un geste de fureur et recula en chancelant sur ses jambes. Sur son visage livide, se plaquaient des taches rouges violacées.

—C'est la cinquième fois qu'il gagne ! exclamèrent les joueurs.

—C'est vrai, messieurs, répliqua José ; mais il n'y a rien d'étonnant à cela ; c'est le hasard des cartes.

Tranquillement et correctement, il ramassa l'or et les billets de banque qui étaient sur la table et mit le tout dans ses poches. Puis il se leva, en disant :

—Je passe la main.

M. de Montgarin s'était affaissé sur un siège dans un angle du salon. La tête penchée sur sa poitrine, il paraissait absorbé dans de sombres pensées. Le Portugais alla s'asseoir à côté de lui.

—Eh bien, monsieur le comte, dit-il, je vous avais prévenu, vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil que je vous ai donné.

—Permettez, monsieur de Rogas, j'ai en tort ou j'ai eu raison ; cela dépend de vos idées et des miennes. Il me plaisait de courir les chances du jeu, bonnes ou mauvaises.

—Certainement, vous aviez et vous avez encore ce droit. Mais la fortune a ses caprices, monsieur le comte, et vous devez reconnaître que j'ai tenté plus d'une fois de vous mettre à l'abri de ses coups.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

—C'est convenu, répliqua-t-il avec aigreur, et je ne vous ai pas écouté, et j'ai perdu. Depuis le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, la fortune qui vous est si favorable, n'a pas cessé de m'être contraire ; elle n'a plus été capricieuse, elle m'a été tout à fait hostile. Il semble qu'elle est soumise à vos ordres, et c'est à croire que vous êtes mon mauvais génie.

—Continuez, monsieur de Montgarin, fit José d'un ton railleur, ne vous gênez pas, vous me dites des choses fort piquantes.

—En effet, c'est depuis quelques mois, depuis que je vous connais, que la mauvaise chance me poursuit avec cet acharnement.

—Soit, mais ce n'est pas une raison pour me rendre responsable.

—Quelque chose me dit que vous avez sur moi une influence fatale.